

Études littéraires africaines

BAUMGARDT (Ursula) et DERIVE (Jean), dir., *Littérature africaine et oralité*. Paris : Khartala, coll. Lettres du Sud, 2013, 164 p. – ISBN 978-2-8111-1017-8

George MacLeod



Numéro 38, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028686ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028686ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

MacLeod, G. (2014). Compte rendu de [BAUMGARDT (Ursula) et DERIVE (Jean), dir., *Littérature africaine et oralité*. Paris : Khartala, coll. Lettres du Sud, 2013, 164 p. – ISBN 978-2-8111-1017-8]. *Études littéraires africaines*, (38), 155–157. <https://doi.org/10.7202/1028686ar>

Les deux romans analysés dans le troisième chapitre lient la relation de la nation décolonisée à celle de la croissance individuelle et du développement du sujet personnel. La juxtaposition de *Nervous Conditions* (1984) de la Zimbabwéenne Tsitsi Dangarembga avec *Maps* (1986) de la Somalienne Nuruddin Farah produit, selon S.Z. Andrade, une conversation qui explore les aspirations et les angoisses liées au genre, à la décolonisation et à l'indépendance, que l'on peut trouver dans les romans africains europhones.

Le quatrième et dernier chapitre se concentre principalement sur deux romans de l'Algérienne Assia Djebar, *L'Amour, la fantasia* (1985) et *Ombre sultane* (1987), deux romans résolument autobiographiques, voire autofictionnels. Dans ces deux romans, pourtant, les voix de nombreuses femmes, narrées dans des vignettes individuelles, interviennent pour essayer de résoudre les tensions entre les droits individuels d'un personnage et la nécessité de la pensée collective, en tant que groupe généré ou nation.

Une conclusion, malheureusement moins détaillée et moins riche en apports intellectuels que l'introduction, une liste chronologique des romans africains choisis, des notes, des références bibliographiques et un index concluent l'ouvrage. L'étude de S.Z. Andrade offre une vue panoramique de l'écriture féminine des années 1958 à 1988, en montrant quelques tendances générales par l'analyse de grands textes féminins : son ouvrage sera sûrement utile aux étudiants, aux chercheurs et à toute personne recherchant une vision globale de la littérature africaine féminine.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

BAUMGARDT (URSULA) ET DERIVE (JEAN), DIR., *LITTÉRATURE AFRICAINE ET ORALITÉ*. PARIS : KHARTALA, COLL. LETTRES DU SUD, 2013, 164 P. – ISBN 978-2-8111-1017-8.

Ce recueil d'articles fait le point sur la relation entre l'oralité et la littérature africaine d'aujourd'hui, en tentant de voir si l'oralité est « consubstantielle à la création littéraire africaine » (p. 5-6) ou si « elle relève plutôt des postures idéologiques » (p. 6). L'intérêt principal du volume réside dans l'examen de l'oralité dans une variété de genres et de traditions linguistiques, sans ignorer des formes de distribution médiatique, telle la radio ou la télévision.

La première partie, « Les sources orales de la littérature écrite en Afrique », comprend diverses études de romans écrits en français, en anglais et en langues africaines, et de poésie francophone. Trai-

tant des auteurs francophones canoniques, Clément Ehora Effoh, dans « Les “nouveaux habits” de l’oralité chez les romanciers ouest-africains de la seconde génération », analyse les romans d’Ahmadou Hampaté Bâ, Jean-Marie Adiaffi, Ahmadou Kourouma et Maurice Bandaman. Il note la façon dont ces écrivains privilégient « la manière de raconter, l’acte de narration » (p. 50), en s’inspirant des histoires orales africaines mais dans un style qui reste toujours littéraire. Après une analyse narratologique très claire et détaillée des quatre œuvres en question, il insiste sur l’« écriture originale, nouvelle et hybride » (p. 50) qui fait la singularité de ces romans.

En ce qui concerne la littérature en langues africaines, Mélanie Bourlet soutient, dans « Roman peul et oralité », que la présence de l’oralité dans la littérature peule ne suggère pas la revendication d’une certaine africanité, mais constitue plutôt « un ensemble de ressources stylistiques, thématiques et narratives » (p. 96) qui permettent à l’écrivain utilisant le peul d’innover sans avoir besoin, pour ce faire, de modèles littéraires européens. Dans une étude de cas consacrée à *Ndikkiri joom mool* (Ndikkiri le guitariste) (1981) de Yero Dooro Diallo, M. Bourlet montre comment cette transcription parodique d’une épopée peule est moins « une rupture avec la littérature orale » (p. 102) que sa continuation sous une autre forme. Seul à traiter la poésie, Martin N’Guettia Kouadia suggère, dans « Configurations et fonctionnements de l’oralité dans *Déjà vu* de Noël X. Ebony », que l’utilisation de formules orales donne une légèreté au texte de ce poète ivoirien, en même temps que les répétitions de certaines formules soulignent l’importance de la mémoire, « comme si les textes en question étaient déclamés » (p. 118).

La deuxième partie du volume, « Littérature et littérisation de la littérature orale aujourd’hui », élargit le champ d’analyse pour considérer la manière dont les traditions orales se modifient et se perpétuent en dehors des textes écrits. En parlant de « néo-oralité », Amar Ameziane montre comment de nouvelles possibilités de diffusion médiatique, comme la chanson radiodiffusée, donnent un nouveau souffle de vie à « L’oralité en Kabylie ». Dans la dernière contribution, « Pierre-Claver Akendengué et l’art de chanter le conte (Gabon) », Kelly Marlène Milébou Ndjavé analyse les chansons inspirées des contes traditionnels de l’écrivain et musicien gabonais Pierre-Claver Akendengué ; elle constate l’existence de « néo-contes », qui sont des « contes de contestation » critiquant les pouvoirs actuels dans l’Afrique moderne.

Prenant des exemples dans une grande variété de contextes culturels africains, ce volume montre les diverses fonctions de l’oralité

dans son rapport avec la littérature africaine, surtout celle de constituer un puissant outil de critique sociale. Une analyse plus générale de l'oralité – qui est présente aussi dans la littérature européenne – aurait permis d'approfondir l'étude en se demandant à quel point l'oralité est consubstantielle (ou non) à toute création littéraire. Reste à voir, comme se le demandent les directeurs du volume eux-mêmes, si l'oralité restera privilégiée dans l'étude de la littérature africaine dans les années à venir.

■ George MACLEOD

BEKKAT (AMINA), *TIERNO MONÉNEMBO, L'AÎNÉ DES ORPHELINS. ÉTUDE CRITIQUE*. PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. ENTRE LES LIGNES. LITTÉRATURES [DU] SUD, 2014, 118 P. – ISBN 978-2-7453-273-45.

La collection « Entre les lignes » offre aux élèves de fin de collège et de lycée, ainsi qu'aux étudiants, la possibilité de mieux connaître des auteurs du Sud à travers l'étude d'une de leurs œuvres. Par la clarté de l'expression et l'intérêt des analyses, ce court essai, organisé en trois chapitres, remplit à bien des égards ce programme de vulgarisation.

Le premier chapitre, « Parcours de l'écrivain, contexte d'écriture, contexte de la fiction », part d'une biographie de l'auteur marquée à la fois par son origine peule, par la sagesse africaine, bue à la mamelle de sa grand-mère Néné Mbo (syllabes dont l'agglutination donnera Monénembo), et par le trauma de l'exil, imposé surtout par la dictature de Sékou Touré. Auteur de dix romans, Tierno Monénembo jouit d'un prestige confirmé par de nombreux prix littéraires dont le Goncourt des lycéens et le Renaudot. C'est cet auteur au talent reconnu qui est invité à participer à l'opération « Écrire par devoir de mémoire » à propos du génocide du Rwanda, à partir de 1998. Parmi les œuvres de facture diverse suscitées par cette entreprise, *L'Aîné des orphelins* se signale particulièrement par la manière dont il résout le problème général du dire dans le contexte d'un naufrage collectif du sens.

Le deuxième chapitre, « Étude de l'œuvre, Organisation, rythme et thèmes », suggère des pistes de lecture, dont les catégories narratives de l'espace et du temps. À propos de l'espace, l'analyse traite de la forte référentialisation réaliste du roman, où la beauté extraordinaire du paysage est comme balafmée par le génocide. Quant au temps (sous l'emprise de la mémoire fracturée du protagoniste enfant qui attend son exécution), sa représentation désordonnée